

COLIN AUSTIN
Trinity Hall, Cambridge

OBSERVATIONS CRITIQUES SUR LES *THESMOPHORIES*
D'ARISTOPHANE*

Ecoutez d'abord une chanson, la chanson des «*Thesmo*», qu'une Muse espiègle et désinvolte m'a dictée cet hiver:

Mes amis, dites oui,
Célébrons aujourd'hui
Le chef-d'oeuvre comique
4 Du répertoire antique.

O cet art, ce talent,
Que de verve et d'allant,
Que de bouffonneries
8 Dans les *Thesmophories*.

Est-il femme ou giton?
Qu'il est drôle
Dans ce rôle
12 Le poète Agathon.

C'en est fait d'Euripide
Qu'on condamne au trépas:
Son parent intrépide
16 Trébuche à chaque pas.

Mais voyez cette mère,
Ce n'est pas ordinaire,
Le petit sur son sein,
20 C'est une outre de vin.

De quelques tragédies
Voici les parodies:
«O mon époux, hélas!
24 Viens vite, ô Ménélas»
Dit Hélène
Hors d'haleine,
«Je suis tout en émoi:
28 Emmène, emmène-moi.»

Et puis c'est l'intermède
De la triste Andromède
Et la scène où l'Echo
32 Babilles un peu de trop...
De trop...de trop...de trop...

D'un Scythe au paroxysme
(Vergette en éréthisme)
Le beau galimatias
36 Mérite nos hourras.

O que de facéties -
Bravo pour les «*Thesmo*»,
Que de péripéties -
40 Bravo, bravissimo.

* Présentées aux séminaires de grec des Universités de Bari, Lecce, Venise et Bologne (mars-avril 1990). Mishtu, *uxor carissima*, se joint à moi pour remercier



Mais trêve de plaisanteries et d'échappatoires. Tôt ou tard, pour établir le texte, notre *codex unicus* (le manuscrit de Ravenne) nous met au pied du mur. Dans un article récent¹ j'ai examiné plusieurs passages difficiles à la lumière surtout de remarques et conjectures laissées inédites par d'illustres prédécesseurs. Dans le même temps, d'autres travaux sont parus², y compris la première édition transatlantique de la pièce, deux minces fascicules préparés par Joseph F. Gannon, avec texte et notes, dans la série des Bryn Mawr Greek Commentaries³. Pour pimenter tout cela - et comme preuve que la critique textuelle n'est pas un jeu gratuit - deux nouveaux papyri des «*Thesmo*» viennent de confirmer, bien opportunément, plus d'une conjecture moderne⁴.

bien vivement MM. les Professeurs G. Mastromarco et C. F. Russo (Bari), C. Prato et P. Giannini (Lecce), V. Citti et M. Geymonat (Venise), E. Degani et V. Tammaro (Bologne) pour leur aimable invitation et le magnifique accueil qu'ils nous ont toujours réservé, avec leurs collègues et amis, tout au long de notre *giro* d'Italie. Rudolf Kassel et Alan Sommerstein ont bien voulu jeter un coup d'oeil éclairé sur mes notes et me faire part de leurs remarques. Et Mary Mantziou, à Ioannina, a de nouveau très obligeamment veillé à ce que *Dodone* conserve le souvenir de mes *lucubrationes Aristophaneae*:

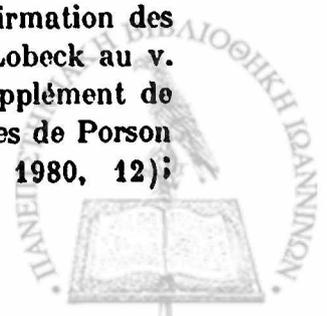
κάλλιστον ὠφέλημα τοῦτ' ἐγὼ ξένης
προθυμίαν ἐπήνεσ' Ἑπειρωτικῆς.

1. Textual problems in Ar. *Thesm.*, *Dodone* 16 (1987) 61-92.

2. J. Taillardat, *REG* 101 (1988) xvi-xix (essai d'interprétation du texte transmis, v. 247, 289, 721-725); Ole Thomsen, *Class. et Med.* 39(1988) 15-18 (conjectures aux v. 369, 1019, 1051). Sur le rôle de l'archer Scythe voir l'article d'Edith Hall dans *Philologus* 133 (1989) 38-54 (mais elle se trompe sur la date de la pièce: cf. A. Andrewes dans A. W. Gomme, *A Historical Comm. on Thuc.*, Oxf. 1981, p. 184-193). Rien à tirer, par contre, des divagations loufoques et saugrenues de M. Vickers dans *Historia* 38 (1989) 41-65 sous le titre «Alcibiades on stage: *Thesm.* and *Helen*» (cf. *ibid.* 267-299 sur les *Oiseaux*).

3. Ar. *Thesm.*, Text 1988, Commentary 1987. L'auteur a basé son travail sur sa thèse de doctorat, *Thesm. restitutae* (Diss. Yale 1982). M. Gannon a eu la bonté de me faire parvenir un exemplaire dactylographié de ses «Notes on selected passages of Ar. *Thesm.*» (New York 1988), bref supplément critique à son édition (rédigé en latin).

4. P. Oxy. 3839 et 3840, dans le tome LVI (1989) p. 72-79: confirmation des corrections de Brunck aux v. 745 et 746, de Fritzsche au v. 745, de Lobeck au v. 754 et d'Enger au v. 1185. Déjà le P. Oxy. 1176 avait confirmé le supplément de Biset au v. 337 (voir *Dodone* 16 p. 77) et le P.S.I. 1194 les conjectures de Porson au v. 285 et de Thiërsch au v. 287 (voir ma note dans *Pap. Flor.* 7, 1980, 12);



2 ἀπολεῖ μ' ἄλοῶν ἄνθρωπος.

Gannon a bien raison de garder ἄλοῶν mais tort de croire que le verbe s'emploie ici transitivement: «*driving about*, as one drives an ox around a threshing area»¹. En effet, au sens propre, c'est le boeuf lui-même qui *fait le tour* de l'aire et *piétine* la céréale². Au figuré, ἄλοῶν signifie donc soit τύπτειν, *broyer de coups* (μητέρ' ἠλόγησεν, Gren. 149) soit, comme ici et comme l'avait bien vu Kuster, à la suite des lexicographes anciens³, *tourner en rond*. Et c'est à bon escient que v. Daele, dans l'édition Budé⁴, fausse compagnie au texte de Coulon et traduit «en courant çà et là». On trouve une plainte semblable au début du *Misouménos* de Ménandre. Là Gétas, excédé par le va-et-vient incessant de Thrasonidès, s'écrie: σύ μ' ἀποκναίεις περιπατῶν⁵. Et pour ἀπολεῖ μ' suivi d'un participe intransitif citons le vers 1073 des *Thesm.*: ἀπολεῖς μ', ὦ γραῦ, στωμυλλομένη.

3 πρὶν τὸν σπλῆνα κομιδῆ μ' ἐκβαλεῖν.

Gannon n'a pas bien saisi le sens de cette phrase. Il croit que le Parent a un point de côté (*a stitch-in-the-side*) si pénible qu'il va en perdre sa rate (*lose my spleen*). Le Parent est certes à bout de souffle, tout comme Acanthion dans le *Mercator* de Plaute (v. 124), qui sent sa rate se révolter (*seditionem facit lien*). Mais ici, avec une exagération toute comique, il déclare qu'il va non pas *perdre* sa rate, mais bien la *rendre* tout à fait, la *vomir*. Plutarque parle d'un vautour qui «vomissait et disait qu'il rendait ses entrailles», ἐμοῦντος... καὶ λέγοντος τὰ σπλάγχνα ἐκβάλλειν⁶, et dans le *Rudens* de Plaute (v.

pour une photographie du P. Oxy. 3839 voir *Owls to Athens* (Essays presented to Sir Kenneth Dover, Oxf. 1990) p. 53.

1. De même D. Müller, *Handwerk und Sprache* (Meisenheim am Glan 1974) p. 253.

2. Voir Blümner, *Technologie ...*²(Leipzig/Perlin 1912) p. 4 sq.; Taillardat, *Les images d'Aristophane* (Paris 1962) p. 88.

3. *Ar. Com.* (Amst. 1710), Not. p. 217: «dicendum est ἄλοῶν proprie significare *per aream errare*: figurate vero, *per quemvis locum oberrare*». Voir aussi *Dodone* 16 p. 69 sq. et *PCG* III 2 p. 419 (note au fr. 932 K. - A.).

4. *Aristophane* t. IV, texte établi par V. Coulon et traduit par H. van Daele (Paris 1929) p. 17.

5. Voir Gomme-Sandbach, *Menander. A Commentary* (Oxf. 1973) p. 444 (note au fr. 3 = P. Oxy. 3369 A 21). On pourrait comparer aussi Tér. *Héc.* 435 *ut me ambulando rumperet*, mais Kassel note à juste titre qu'*ambulando* se rapporte à *me*, non au sujet de *rumperet* («il va m'éreinter en *me* faisant courir»).

6. *De vitando aere alieno* 8 p. 831 C. Voir la note de Headlam à Héronde. 4, 64 (p. 203).



511) le parasite souhaite au léno «qu'en vomissant tu vomisses tes poumons», *pulmoneum edepol nimis velim vomitum vomas*.

23-24 Texte de R: πῶς ἂν οὖν
 πρὸς τοῖς ἀγαθοῖς τούτοισιν ἐξεύροιμ' ὅπως
 ἔτι προσμάθοι· μὴ χωλὸς εἶναι τῶ σκέλη.

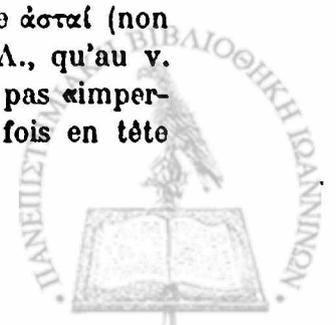
Au v. 24 on a le choix entre προσμάθοιμι (Ellebodius, voir *TAPhA* 105, 1975, 327) et προσμάθω μὴ (Reiske, *Ad Eur. et Ar. Animadv.*, Lips. 1754, p. 217). Gannon suit Reiske et traduit: «How might I discover ...how I am also to learn not to be lame in both legs» et il s' imagine que le Parent, «having supposedly learned two *don'ts* from Euripides, viz., *don't hear* and *don't see*, would like to discover how he is to learn another, viz., *don't be lame in both legs*, which he may take as instruction to rest». Mais l'ironie du passage, déjà fortement marquée par πρὸς τοῖς ἀγαθοῖς τούτοισιν, disparaît complètement si on garde la négation μὴ. De toute évidence il faut lire προσμάθοιμι. Mystifié par les subtilités d' Euripide, le Parent s'est mis dans la tête qu'il doit devenir *sourd* et *aveugle* (v. 19). Il commence donc une prière solennelle avec πῶς ἂν (= *utinam*)¹: «Que ne puis-je, en plus de ces merveilles-là, trouver le moyen d'apprendre...», puis vient la boutade finale: «...à être *estropié* des deux jambes». Bon moyen de laisser Euripide en plan², et ce sera bien fait pour lui, à ce χωλοποιός, ce *faiseur de boiteux* par excellence (*Gren.* 846, cf. *Ach.* 411, *Paix* 147).

34 Gannon change οὔτοι en οὔτω - comme si la phrase pouvait se passer d'une négation!³ Pour le texte voir *Dodone* 16 p. 70.

1. Emploi tragique (*K.-G.* i p. 235), assez rare dans Aristophane: *Ach.* 991, *Cav.* 16 sq. (cf. *Eur. Hipp.* 345), 460, *Guép.* 166, *Paix* 68, *Thesm.* 1016 (cf. *Eur. Andromède* fr. 117 N²). Ne pas confondre πῶς ἂν οὖν (cf. *Cav.* 17) avec πῶς οὖν ἂν (*Plut.* 910): là l'ordre des mots montre que nous avons affaire à une simple question (cf. *Thesm.* 211 πῶς οὖν ποήσω δῆτα;), non un souhait.

2. Schol. ἵνα μὴ περιπατήσῃ μετ' αὐτοῦ.

3. Trop souvent d'ailleurs les *scripsi*, dont Gannon saupoudre allégrement ses notes (par exemple aux v. 242, 366, 664, 697, 910, 1005, 1089, 1181, 1214) devraient être remplacés par des *corrupti* ou des *depravavi*, tant il brandit maladroitement son scalpel, même là où le texte est parfaitement sain! Je note en passant que les vers 389 et 664 ont disparu de son texte, qu'au v. 541 il faut lire ἀσταί (non αὐταί), qu'aux v. 582-652 l'indication ΓΥ. Γ' est à remplacer par ΚΛ., qu'au v. 879 τῷ <τούτῳ> a pris la place de <τούτῳ> τῷ, que θάρρει *be brave* n'est pas «imperfect» (v. 243), qu'enfin le titre ΑΡΙΣΤΟΦΑΝΟΥ (*sic*) apparaît vingt fois en tête de page comme le génitif du poète:



45 (Κη.) βομβάξ. (Ευ.) σίγα. τί λέγει;

A la suite de J. Geel (*Mnem.* 2, 1853, 210) et de Fraenkel (*Beob. zu Ar.*, Roma 1962, p. 24 n. 2) Gannon donne la question τί λέγει; au Parent (cf. v. 95 σίγα.-τί ἐστίν;). Mieux vaut cependant qu'il s'abstienne de langage cohérent dans ce crescendo d'exclamations (βομβάξ...βομβαλοβομβάξ). Euripide, par contre, écoute attentivement. Cf. Plaut. *Mil.* 993 *tace, subauscultemus...*

59-62 (Κη.) ὃς ἔτοιμος σοῦ τοῦ τε ποητοῦ
τοῦ καλλιεποῦς <κατὰ> τοῦ θριγχοῦ
<συγ>γογγύλας καὶ συστρέψας
τουτὶ τὸ πέος χοανεῦσαι.

60 κατὰ add. m.rec. in R 61 συγγογγύλας Enger: γογγυλίσας R

Le verbe λαικάζειν, employé au v. 57, signifie proprement *fellare*: voir à ce propos l'article exhaustif de H.D. Jocelyn dans *PCPhS* 206 (1980) 12-66. Dans les *Acharniens*, λαικαστής (v. 79) se dit d'un *fellator*, λαικάστρια (v. 529) d'une *fellatrix*¹. Jocelyn pense donc (p. 38) - et Gannon le suit - que κατὰ τοῦ θριγχοῦ, «down into the enclosure», pourrait représenter ici une attaque sexuelle par *irrumatio*².

Trois objections se présentent:

primo, le scholiaste au v. 62 parle d'«envahir le προκτός comme on ferait d'un entonnoir» (ὡς εἰς χάονον τὸν προκτὸν ἐμβάλλειν). Il s'agit donc, à première vue, de *pedicatio*, non d'*irrumatio*.

secundo, dans le nouveau fragment d'Archiloque, fr. 196a 21 W., la métaphore architecturale, θρ]ιγχοῦ δ' ἔνερθε καὶ πυλέων, se rapporte bien entendu à la région du *périnée*. Voir sur ce point la note de A. Casanova dans *Prometheus* 2 (1976) 33 n. 38³.

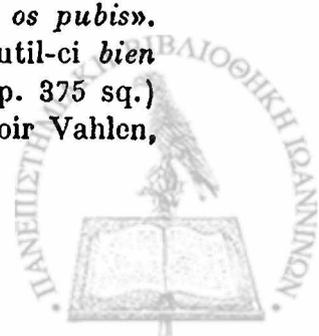
tertio, ce qui doit être «ramassé en boule» (συγγογγύλας καὶ συστρέψας) ce n'est pas, je crois, le πέος du vieillard, comme l'entend Gannon («having made it cylindrical and firm»)⁴, mais bien le serviteur

1. Voir aussi K. J. Dover, *Greek Homosexuality, Updated and with a new Postscript* (Harvard 1989) p. 204 sq.

2. C'est aussi l'avis d'A. Sommerstein (*per litt.*) «I find the idea of Agathon καλλιεπής being orally raped almost irresistible, comically speaking» et de F. De Martino (Bari) «non è da escludere un gioco di parole fra *epos e peos*»; et dans le même sens Santa Ciriello et Olimpia Imperio au cours d'une remarquable intervention au séminaire de Bari. Voilà qui donne à réfléchir...

3. Cf. aussi S. R. Slings, *Mnem. Suppl.* 99 (1987) 38, «probably the *os pubis*».

4. De même Willems (*Ar.* t. II, Paris/Brux. 1919, p. 464) «cet outil-ci bien arrondi et ramassé», et v. Daele. Cobet (*Var. Lect.*, Lugd. Bat. 1854, p. 375 sq.) supprimait καὶ συστρέψας comme étant une glose à συγγογγύλας, mais voir Vahlen, *Op. Acad.* II (Leipz. 1908) p. 299-305.



lui-même et son poète «aux beaux vers». Dans la *Lysistrata* (v. 975) les mêmes mots (ξυστρέψας και ξυγγογγύλας) ont pour object Myrrhine, qui devrait être «emportée dans l'air, comme les tas de paille dans une grande bourrasque», puis lâchée soudain pour qu'elle retombe à terre et vienne s'embrocher περι τὴν ψωλὴν de Cinésias en convulsion. Le parallélisme frappant entre les deux passages montre que la menace est du genre *pedicabo ego vos* et non *irrumabo* (Cattulle 16,1). L'emploi de la préposition κατά semble aussi corroborer cette interprétation: cf. *Ach.* 275 καταβαλόντα καταγιγαρτίσαι, Cav. 1391 κατατριακοντουτίσαι, *Paix* 711 et *Ass.* 1082 κατελάσας, Théocr. 5,116 κατήλασα.

64-65 (Eu.) ὦ δαιμόνιε, τοῦτον μὲν ἔα χαίρειν, σὺ δὲ
 Ἄγάθωνά μοι δεῦρ' ἐκκάλεσον πάσῃ τέχνῃ.

Il est surprenant que Gannon répète l'erreur commise par Willem's et v. Daele, qui voyaient ici une opposition entre ὦ δαιμόνιε¹ adressé au Parent et σὺ δὲ adressé au Serviteur. En fait toute la phrase s'adresse au Serviteur: le contraste est entre les deux actions qu'il doit lui-même accomplir², d'une part (μὲν) envoyer promener le Parent (ἔα χαίρειν)³ et d'autre part (σὺ δὲ) aller appeler Agathon à tout prix⁴. Comme le fait remarquer Jebb, dans sa note à *Soph. El.* 448 ταῦτα μὲν μέθες, σὺ δὲ κτλ., «σὺ δὲ marks an antithesis, not of persons, but of clauses, and serves merely to emphasise the second clause». Citons un passage semblable dans Hérodote (V 24,4) où Darius dit à Histiée «laisse là Milet... et accompagne-moi toi-même à Suse», Μίλητον μὲν ἔα...σὺ δὲ μοι ἐπόμενος ἐς Σοῦσα κτλ.⁵ Pour le jeu de scène qui consiste à tourner le dos à un interlocuteur tandis qu'on en fait venir un autre, renvoyons à l'*OT* de Sophocle (v. 1069 sq.), où Oedipe

1. Ce vocatif, accompagné d'ἔα(σον), dénote surprise, réprimande et prière, cf. *Nuées* 38, *Lys.* 945, *Ass.* 564, 784. Elis. Brunius-Nilsson, *Δαιμόνιε* (Diss. Upsala 1955) p. 90 sq. fait la même bourde que Gannon: voir Kamerbeek dans *ΚΩ-ΜΩΙΔΟΤΡΑΓΗΜΑΤΑ* (Amst. 1967) p. 75.

2. Même contraste au v. 211 sq. τοῦτον μὲν ... / κλάειν κέλευ', ἐμοὶ δ' ... χρῶ λαβῶν.

3. Voir Burnet, *Plato's Euthyphro...* (Oxf. 1924) p. 181 (note au *Criton* p. 45 A 1) et Stephanopoulos, *ZPE* 75 (1988) 8 n. 11.

4. πάσῃ τέχνῃ. Voir la note de Dover à *Nuées* 885 et cf. *Ass.* 366 Ἀντισθένη τις καλεσάτω πάσῃ τέχνῃ. Au v. 271 πάσαις τέχναις, «par tous les moyens», n'est pas un synonyme de πάσῃ τέχνῃ (comme le pense Gannon): le Parent fait allusion aux μύραι μὴχαναὶ d'Euripide (v. 927, cf. 94, 198).

5. Autres exemples dans *K.-G.* i p. 657.



demande qu'on aille chercher le bouvier et il ajoute, montrant Jocaste du doigt, «laissez-la de vanter se son riche lignage»,

ἄξει τις ἐλθὼν δεῦρο τὸν βοτῆρά μοι;
ταύτην δ' ἔατε πλουσίῳ χαίρειν γένει¹.

80 ἐπεὶ τρίτη ὅτι Θεσμοφορίων, ἡ Μέση.

On sait qu'à l'origine les Thesmophories à Athènes duraient trois jours, du 11 au 13 Pyanepsion (octobre-novembre): "Ανοδος, Νηστεία et Καλλιγένεια, *Montée*², *Jeûne* et *Belle Naissance*³. La Νηστεία s'appelait aussi Μέση, *Jour du Milieu*⁴. Mais dès l'antiquité on se demandait⁵ pourquoi le Parent appelle Μέση la troisième journée (τρίτη). Nauck (*Mél. Gr.-R.* 2, 1866, 471), suivi entre autres par Coulon et Gannon, avait essayé de trancher le noeud gordien en remplaçant ἐπεὶ τρίτη ὅτι par ἐπεὶ περ ἐστὶ. Mais il n'y a rien à changer au texte transmis: la solution du problème se trouve dans la scholie⁶. A un moment donné on a ajouté officiellement à la fête des Thesmophories les mystères de Déméter à Halimous (au cap Colias sur la côte Attique), qui se célébraient le 10 Pyanepsion, à la veille de l'Ανοδος. La fête a donc finalement duré *quatre* jours en tout et c'est ainsi que la Νηστεία est devenue la troisième journée (τρίτη), mais on a continué à l'appeler Μέση parce que ce titre alternatif était consacré par l'usage et avait perdu son sens premier. Ce phénomène est courant et tout à fait normal. A Cambridge, par exemple, où j'habite, tout le monde parle de *May Week*, *May Races*, *May Balls*, mais de nos jours ces réjouissances estudiantines ont toujours lieu au mois de *juin*⁷.

1. Je dois cette référence à l'amabilité de Sir Hugh Lloyd-Jones.

2. La *Montée* au temple des deux déesses, voir plus bas la note au v. 281.

3. Voir la note au fr. 331 K. - A. (*PCG* III 2 p. 182).

4. Cf. v. 375, Athen. VII p. 307 F ἄγομεν Θεσμοφορίων τὴν Μέσην, ὅτι δίχην κερστέων νηστεύομεν.

5. Schol. τοῦτο τῶν ζητουμένων ἐστὶ, πῶς καὶ γ' καὶ μέσην εἶπεν. Cf. Hesych. τ 1440 τρίτη Θεσμοφορίων ζητεῖται πῶς ἅμα μὲν λέγει τρίτην Θεσμοφορίων εἶναι, ἅμα δὲ μέσην, τεττάρων οὐσῶν ἡμερῶν.

6. Schol. ἡ λύσις οὖν ἦδε· δεκάτη ἐν Ἀλιμοῦντι Θεσμοφορία ἄγεται ὥστε τρίτη μὲν ἀπὸ δεκάτης ἰβ' εἶναι, μέσην δέ, μὴ συναριθμουμένης τῆς δεκάτης. Voir Fritzsche, *De Ar. Thesm. sec. Comm.* (Rost. 1831) p. 3 = *Ar. Thesm.* (Lips. 1838) p. 578; Preller, *Z. Alt.* 2(1835) 787 sq., id. *Dem. u. Pers.* (Hamb. 1837) p. 341 sq.; Deubner, *Att. Feste* (Berl. 1932) p. 52; Handley, *Ox. Pap.* L (1983) p. 84 (Ἰῶν ἡ τρίτη dans le P. Oxy 3540 *pourrait* à la rigueur représenter Θεσμοφορίων ἡ τρίτη au début du prologue des *Secondes Thesm.* d'Aristophane, suivi de Καλλιγένεια, Δήμητρος τροφός au v. 2: cette «speculative restauration» (Handley) est ingénieuse, mais fragile).

7. Notons aussi l'expression οὐπὶ Ληναίῳ τ' ἄγων (*Ach.* 504) et voir Pickard-



120-122 Λατώ τε κρούματά τ' Ἀσιάδος ποδι
 παράρρυθμ' εὐρυθμα Φρυγίων
 διὰ νεύματα Χαρίτων.

122 διὰ νεύματα Fritzsche: διαν- R

--υ-	υυ-	υυ-υυ	ia ion ^ ion
υυ--	υυυυ-		ion ion
υυ-υυ	υυ-		ion ion ^

Gannon traduit: «sing Leto and the notes of the Asian lyre that are in rhythm with the foot and rhythmic through the nods of the Phrygian Graces». Mais les deux adjectifs παράρρυθμα et εὐρυθμα, placés ainsi l'un à la suite de l'autre, ne peuvent guère être synonymes (on aurait là une *tautologie* insipide), et mieux vaut donner à παράρρυθμα le sens de «allant *contre* le rythme», tout comme dans le célèbre néologisme de Pratinas: παραμελορυθμοβάταν (*TrGF* 4 F 3,13). La «concorde de cette discorde», pour parler comme Shakespeare (*Un songe d'une nuit d'été* V i), est soulignée ici, de manière très subtile et ironique, par deux licenses métriques, qui permettent à Aristophane de tourner en ridicule les excentricités d'Agathon. Tout d'abord l'*alpha* initial d'Ἀσιάδος, qui ailleurs est bref¹, se trouve ici arbitrairement allongé (par analogie avec Ἀσίς, où l'*alpha* est long). Et ensuite la même syllabe ρυθμ est d'abord scandée *longue* dans παράρρυθμ', puis *courte* dans εὐρυθμα². Cette juxtaposition de variantes prosodiques, *altera producens altera corripuens* (Epigr. Bob. 41, 2), est fréquente en poésie grecque. Elle remonte à Homère: *Iliade* V 31 ἄρες ἄρες βροτολοιγέ. On la trouve aussi chez les tragiques (Soph. *Phil.* 296) et les poètes de l'époque hellénistique (Théocr. 6,19) et leurs imitateurs latins (Catulle 64, 37)³.

Ici le caractère irrégulier et imprévisible de la danse est dû aux Grâces Phrygiennes, qui dictent le rythme d'un signe de tête (διὰ

Cambridge, *The Dram. Fest. of Athens*² (Oxf. 1968) p. 40 «ἐπὶ Ληναίῳ, having originally meant in the *Lenaion*, came to be no more than a stereotyped formula for the festival». C. Prato compare les noms des mois (*septembre, octobre, etc.*) qui remontent au calendrier romain, quand l'année commençait en *mars*.

1. Eur. *Cycl.* 443, *Hyps.* fr. 64, 101 (p.48 Bond). On sait par ailleurs qu'Aristophane a emprunté l'expression Ἀσιάδος κρούματα à Euripide (fr. 370 N²=64 Au.): voir *Dodone* 16 p. 74.

2. «die harmonische disharmonie malt die verschiedene messung der sylbe ρυθμ.» Wilamowitz, *Isyllos von Epidauros* (Berlin 1886) p. 157.

3. Voir Nisbet and Hubbard, *A Commentary on Horace Odes Book I* (Oxf. 1970) p. 364 (note au v. 11 de l'ode 32); N. Hopkinson, *Glotta* 60 (1982) 162-177.



νεύματα)¹. Quant à l'appellation *Phrygiennes*², on notera qu'Agathon était censé être le premier à avoir introduit le mode *hypophrygien* dans la tragédie³.

137-138

τί βάρβιτος

λαλεῖ κροκωτῆ; τί δὲ λύρα κεκρυφάλω;

138 λύρα R, *Sud.* β 110: δορὰ Roscher, *RhM* 24 (1869) 628

La conjecture de Roscher a séduit de nombreux critiques, y compris Coulon, Peter Rau⁴, et maintenant Gannon (*Sel. passages* p. 12). Elle me semble bien malencontreuse, un simple jeu paléographique (ΛΥΡΑ~ΔΟΡΑ), car on ne voit pas comment une peau peut parler! Rien de plus naturel par contre qu'un instrument de musique *parlant*: Anaxandride fr. 35 K. (*mox* 36 K.-A.) μάγαδι λαλήσω, Théocrite 20,29 αὐλῆ λαλέω, et Pindare appelle les lyres ἀδυλόγοι λύραι (*Ol.* 6, 96)⁵. Les deux termes βάρβιτος et λύρα sont ici plus ou moins synonymes et désignent tous deux la fameuse *cithare* d'Agathon, appelée κίθαριν au v. 124. Le parallélisme est voulu et on trouve quelque chose de semblable dans la deuxième chanson des *Anacreontea*, où le poète demande qu'on lui donne la *lyre* d'Homère (δότε μοι λύρην Ὀμήρου) pour qu'il puisse danser et chanter au son des *luths* (μετὰ βαρβίτων αείδων), et surtout dans les *Phéniciennes* d'Euripide (v. 823 sq.), où le chœur déclare que «c'est avec la *cithare* que les murs

1. Voir Wilamowitz, *Gr. Verskunst* (Berlin 1921) p. 341 n. 1, qui renvoie au νεῦμα ποδῶν dans l'Oeuf de Simias (AP XV 27, 11): «Dort gibt der Fuss den Takt an, hier das Nicken des Kopfes».

2. Schol. τῆ Φρυγία (-ῶ R, corr. Bekker) ἀρμονία ἡρμοσμένα. La conjecture de Burges (*Cl. J.* 14, 1816, 231) ποδῆ...Φρυγίω (pour Φρυγιῶν) est possible, mais elle ne s'impose pas.

3. Voir le traité anonyme Περὶ τραγωδίας reproduit par Pickard-Cambridge (*supra* p. 15 n. 7) p. 322 (appelé *Tractatus Baroccianus* par Kassel, *RhM* 116, 1973, 104 n. 25): τοῦ δὲ Φρυγίου (sc. τόνου)... Σοφοκλῆς ἤψατο πρῶτος (test. 99a Radt). κέχρηται δὲ τῷ Φρυγιῶ διθυραμβικώτερον. ὁ δὲ Ὑποφρύγιος καὶ ὁ Ὑποδώριος σπάνιοι παρ' αὐτῇ (sc. τῇ παλαιᾷ τραγικῇ μελοποιίᾳ) εἰσιν, ὡς...διθυράμβω προσήκοντες. πρῶτος δὲ Ἀγάθων τὸν Ὑποδώριον τόνον εἰς τραγωδίαν εἰσήνεγκεν καὶ τὸν Ὑποφρύγιον.

4. *Paratragodia* (München 1967) p. 110 «das wäre die berühmte νεβρίς des Dionysos».

5. Voir Taillardat (*supra* p. 11 n. 2) § 866. Onofrio Vox (Bari) cite également Antip. Sid. *epigr.* xvi, 2 G. - P. (= AP VII 29, 2) νυκτιτάλος κιθάρη (à propos d'Anacréon) et F. De Martino renvoie à Hom. *Od.* xvii 270 sq. φόρμιγξ / ἡπύει et Sapph. fr. 118 V. χέλυ...φωνάεσσα.



de Thèbes, c'est aux accents de la *lyre* d'Amphion que les ramparts s'élevèrent»,

φόρμιγγί τε τείχεα Θήβας
τᾶς Ἀμφιονίας τε λύρας ὑπο πύργος ἀνέστα¹.

158 ἵνα συμποιῶ σοῦπισθεν ἐστυκῶς ἐγώ.

Gannon note: «σοῦπισθεν=σοῦ ὀπισθεν, from behind you». Mieux vaut comprendre σοι ὀπισθεν. Le verbe συμποιῶ a besoin ici d'un complément (σοι), cf. fr. 596 K. - A. Εὐριπίδῃ ...συνεποιεῖς, Eur. fr. 89 K. - A. ξυνεποίησα τῷ φαλακρῷ, et ὀπισθεν s'emploie absolument, tout comme ἐξόπιστο au v. 1124. Pour la crase cf. σοῦστί=σοι ἐστί au v. 624.

209-210 (Eu.) ὦ τρισκακοδαίμων, ὡς ἀπόλωλ'. (Kη.) Εὐριπίδη,
ὦ φίλτατ', ὦ κηδεστά, μὴ σαυτὸν προδοῦς.

209:: Εὐριπίδη Elmsley ad *Ach.* 475: -δης.: R

Pour une fois Gannon a tort de fausser compagnie à Coulon (*Sel. passages* p. 13). Il conserve le texte de R et estime tout naturel qu'Euripide parle ici de lui-même à la 3ème personne, de même qu'au v. 76 sq. il avait proclamé avec une emphase tragique:

τῆδε θῆμέρα κριθήσεται
εἴτ' ἐστ' ἔτι ζῶν εἴτ' ἀπόλωλ' Εὐριπίδης².

Mais ici, l'exclamation ὦ τρισκ. étant à la 1ère personne, il va de soi que le verbe qui suit est ἀπόλωλα et non ἀπόλωλε, tout comme au v. 473 des *Acharniens*, où Dicéopolis s'écrie οἶμοι κακοδαίμων, ὡς ἀπόλωλα, avant de se tourner vers Euripide avec une nouvelle demande (v. 475) Εὐριπίδιον, ὦ γλυκύτατον κτλ., ou bien au v. 850 du *Ploutos*, où c'est au tour du sycophante de se lamenter:

οἶμοι κακοδαίμων, ὡς ἀπόλωλα δέλαιος³.

1. Voir Martha Maas and Jane McI. Snyder, *Stringed Instruments of Ancient Greece* (Yale 1989) p. 79. O. Vox note aussi *Anacreont.* 23 W., 3-4 ὁ βάρβιτος... ἤχει, 8-9 λύρη δέ... ἀντεφώνει, 11-12 ἡ λύρη... ἔδει, «da cui sembrerebbe che espressioni del genere appartengano alla tradizione *anacreontea*: Agatone è travestito da Anacreonte, vd. Snyder, *Herm.* 102 (1974) 244-246».

2. Parodie du *Téléphe* (= fr. **144 Au.), avec *ex. gr.* εἴτ' ὄλωλε Τηλέφος à la fin du second vers? Pour ce tour grandiloquent voir ma note à *CGFP* 151, 263 (= *Mén. Mis.*) οἴχεται Θρασωίδης.

3. Déjà Hermann, *Opusc.* VIII p. 295 sq., avait critiqué Enger de ne pas avoir adopté l'excellente correction d'Elmsley.



247-248 (Ev.) μὴ φροντίσης· ἕτερος γὰρ αὐτὰ σπογγιεῖ.

(Κη.) οἰμώξετ' ἄρ' εἴ τις τὸν ἐμὸν πρωκτὸν πλυνεῖ.

247 σπογγιεῖ Elmsley ad *Ach.* 463 (vid. Threatte, *Grammar of Att. Inscr.* I p. 469) 248 οἰμώξετ' ἄρ' εἴ τις Brunck (οἰμώξετ' iam Zanetti): οἰμώζετ' ἄρ' εἰς R

Gannon et Taillardat (supra p. 10 n. 2) p. xvii ont raison d'écarter le Σάτυρος que Coulon avait introduit au v. 247 à la place d'ἕτερος. Coulon s'était attribué cette conjecture dans *REG* 39 (1926) 94, mais il avait été devancé par Fritzsche (*Ind. lect. Rost.* 1860/61 p. 2). Taillardat a bien vu qu'ἕτερος fait écho à l'ἕτερον employé par le Parent au v. 242 (πρὶν ἀντιλαβέσθαι πρωκτὸν ἕτερον τῆς φλογός, pour le texte voir *ZPE* 57, 1984, 58): «Ne t'inquiète pas! Un autre (un voisin) va t'éponger cela.» Comme le note J.C. B. Lowe (*Glotta* 51, 1973, 49 n. 19) «Euripides suggests a sponge to relieve the pain; his Relation inevitably misunderstands him and indignantly rejects the suggestion. The play on the double use of the sponge for therapeutic and for cleansing purposes recurs in *Ran.* 482-490 (cf. Radermacher *ad loc.*)». Au v. 248 Lowe (p. 48) ressuscite la conjecture de Kuster, οἰμώξετ' αἰ γ' ἄρ' εἰ τὸν ἐμὸν πρωκτὸν πλυνεῖ, qu'il trouve préférable à l'οἰμώξεται τἄρ' de Hermann (*Z. Alt.* 5, 1838, 677), adoptée par Coulon. Mais ce γ' ἄρ', si proche du γὰρ de la ligne précédente, fait difficulté, et, comme Gannon, je suis heureux de faire mienne la belle correction de Brunck. Comme l'avait noté Dindorf (*Ar. Com.* III, Oxon. 1837, p. 715): «simillimo errore in *Ach.* 1084 προστρέχει τις in libro Ravennate in προστρέχεις coaluit». Par contre la crase que Dindorf voulait rétablir ici, οἰμώξετ' ἄρ', ne s'impose pas, cf. v. 916 κλαύσετ' ἄρα et voir *K.-B.* i p. 223(3).

280-281 ὦ Θρηῖττα, θέασαι, καομένων τῶν λαμπάδων
ἕσον τὸ χρῆμ' ἀνέρχεθ' ὑπὸ τῆς λιγνύος.

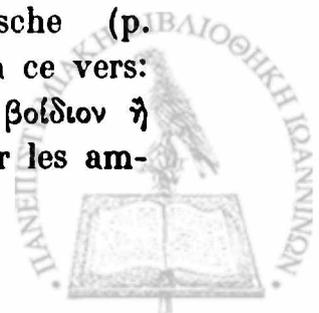
Gannon joint καομένων τῶν λαμπάδων à ἕσον τὸ χρῆμα et traduit «what a multitude of burning torches». En cela il semble suivre Coulon qui dans *RhM* 100 (1957) 188 avait traduit «welch ein heller Schein der brennenden Fackeln», et avant lui Bethe, *ibid.* 83 (1934) 29 «was für ein grosses Ding der brennenden Fackeln». Mais, dans ce cas, comme l'avait déjà fait remarquer Hermann (*Z. Alt.* 5, 1838, 679), le poète aurait sûrement écrit καομένων λαμπάδων sans article.



Enger a bien vu que καομένων τῶν λαμπ. est un génitif absolu (*ardentibus taedis*), que l'expression ἕσον τὸ χροῖμα veut dire «que de monde» (*quanta multitudo*), comme dans la *Paix* (v. 1192: ἕσον τὸ χροῖμα ἐπὶ δεῖπνον ἤλθ'·. La phrase non abrégée se trouve dans *Ass.* 394, τοσοῦτον χροῖμα ὄχλου), et qu'enfin ἀνέρχεθ' signifie *in templum ascendat*: il suffit de renvoyer aux v. 585, 623, 893 et 1045 (et peut-être aussi 657) pour voir que les verbes ἀνέρχομαι et ἀναπέμπτω s'employaient régulièrement dans le contexte de la *Montée* au Thesmophorion (ci-dessus p. 15 n. 2; voir également Deubner [p. 15 n. 6] p. 54 et C. F. Russo, *Ar. autore di teatro*², Firenze 1984, p. 306 n. 8). On sait que le sanctuaire à Athènes se trouvait situé en hauteur (Schol. 585 ἐπὶ ὑψηλοῦ γὰρ κεῖται τὸ Θεσμοφόριον), probablement au flanc nord-ouest de l'Acropole (voir Broneer *Hesp.* 11, 1942, 250-274; Travlos, *Pictorial Dict. of Anc. Athens*, Lond. 1971, p. 198; Hooker *JHS* 98, 1978, 191). A ce propos, je trouve étrange que Gannon, à la suite de Scaliger, Meineke et Coulon, continue d'employer la terminaison -εῖον, non-ιον, pour le nom du temple, aux v. 278 et 880. Meineke (*Vind. Ar.*, Lips. 1865, p. 150) avait déclaré péremptoirement que la *lex τῶν τεμενικῶν* exige la forme en -εῖον. Il est certes vrai que la plupart des noms de sanctuaires se terminent en -εῖον, mais la forme Θεσμοφόριον, donnée par le cod. R, et par la scholie aux v. 276 et 585, est la seule attestée par de très nombreuses inscriptions, par exemple IG II² 1177³ et²⁴ et 2498¹² (Pirée, saec. IV_a) et une pléthore d'inscriptions de Délos, ID 290⁸⁷, ⁸⁹, ⁹⁰, ⁹¹ (saec. III-II_a), etc. (cf. Nilsson, *Gr. Feste*, Stuttg. 1906, p. 314 n. 5; Vallois *BCH* 53, 1929, 267-278).

289 καὶ τὴν θυγατέρα χοῖρον ἀνδρός μοι τυχεῖν
πλουτοῦντος.

Gannon, à la suite de Coulon, change χοῖρον en εὔχοιρον. A trois reprises, dans *REG* 35 (1922) 412-414, dans son édition et dans *RhM* 106 (1963) 154, Coulon s'était approprié cette conjecture, qui appartient en fait à O. Schneider (voir *Jb. cl. Ph.* 121, 1880, 156 sq.). Par contre Taillardat (supra p. 10 n. 2) p. xvii sq. conserve le texte transmis et voit dans τὴν θυγατέρα χοῖρον un exemple d'apposition du type γραῦς γυνή (v. 345) et il relève d'autres exemples de ce tour dans la comédie. Je suis, quant à moi, plutôt enclin à suivre Fritzsche (p. 110) qui avait rétabli τὴν θυγατέρα Χοιρίον d'après la scholie à ce vers: ὡς τῆς θυγατρὸς αὐτοῦ κατ' ἐπὶ κλησιν οὕτω καλουμένης, οἷον βοίδιον ἢ χρυσίον ἢ μύρτον· ἴσως δὲ τὸ αἰδοῖον τὸ γυναικεῖον αἰνίττεται. Sur les am-



biguités du mot χοῖρος on peut lire la scène du Mégarien dans les *Acharniens* (v. 764-817, voir Dover, *Aristophanic Comedy*, Lond. 1972, p. 63-65; Radermacher, *Χοῖρος Mädchen?*, *RhM* 89, 1940, 236-238). Le diminutif Χοιρίον est donc un sobriquet obscène qui correspond exactement au Ποσθαλίσκος «Couillard» du v. 291 (voir la note au Κωραλίσκος d'Epilycus dans *PCG* V p. 170). Dindorf (supra p. 19) p. 718 avait déjà remarqué «ποσθ. sine articulo positum, quia instar nominis proprii est». Et pour la syntaxe τὴν θυγατέρα Χοιρίον «ma fille, Porcelette» on peut comparer par exemple τὸν δὲ πατέρα Κηφέα au v. 1056.

325-326 Coulon et Gannon arrangent ces vers comme suit:

οἰστροδόνητον, Νηρέος εἰναλίου τε κόραι

Νύμφαι τ' ὀρείπλαγκτοι.

Il me semble cent fois préférable de lire:

οἰστροδόνητον,

Νηρέος εἰναλίου τε κόρκι Νύμφαι τ' ὀρείπλαγκτοι,

un *adonien* (- υ υ - -) suivi d'un *hexamètre dactylique* (comme au v. 329 ἡμετέραις τελέως δ' ἐκκλησιάσαιμεν Ἀθηναίων), ainsi que je l'avais suggéré à B. Zimmermann pour son analyse métrique d'Aristophane dans *Beitr. z. Klass. Phil.* 178 (1987) 70 sq. Pour la scansion ὀρι- avec *iota* bref, voir la note de Fraenkel dans ses *Kleine Beiträge* I (Roma 1964) p. 431 sq.

365-369 ᾗ Μήδους ἐπάγουσι τῆς

χώρας οὔνεκ' ἐπὶ βλάβῃ,

ἄσεβοῦσ' ἀδικοῦσι τε τὴν πόλιν.

ἀλλ' ὦ παγκρατῆς

Ζεῦ, ταῦτα κυρώσειας κτλ.

367 ἄσεβοῦσ' ἀδικοῦσι Bothe, *Lect. Ar.* (Berol. 1808) p. 119: -οῦσιν -οῦσιν R.

Au v. 366 Gannon remplace οὔνεκ' ἐπὶ βλάβῃ par οὔνεκα <τοῦ κρατεῖν> et écrit en note: «the chorus are condemning Athenians who would use Persian help to secure political domination at Athens». Déjà W. Horn (*Gebet und Gebetsparodie in den Kom. des Ar.*, Nürnberg 1970, p. 115 n. 219) paraphrasait le texte dans le même sens, «um sich des Landes zu bemächtigen». Mais on doit, coûte que coûte, tenir compte de la remarque de Dobree (*Adv.* II, Cantab. 1833, p. 288): «ἐπὶ βλάβῃ 366 defenditur ex 337». Toutefois, l'idée générale exprimée



par Gannon et Horn n'est pas à rejeter d'emblée. Et si l'on juge trop draconienne la solution que j'avais préconisée naguère (*Dodone* 16 p. 77 sq.), à savoir de supprimer carrément le v. 360¹ et de substituer τῶν κερδῶν à τῆς χάρας, eh bien! je suis prêt, s'il le faut, à attaquer d'un nouvel angle cet épineux problème. L'idée m'est venue de changer χάρας en ἀρχῆς. Le chœur critiquerait celles qui «sollicitent les Mèdes» τῆς ἀρχῆς οὔνεκ', pour s'emparer du pouvoir, tout comme Oedipe, dans la pièce de Sophocle (*OT* 383), soupçonne Créon de vouloir usurper son trône, τῆσδέ γ' ἀρχῆς οὔνεκ', pour ce pouvoir que Thèbes elle-même lui a mis en main. On trouve τὴν ἀρχὴν dans les *Oiseaux* (v. 554) et ailleurs chez Aristophane (cf. *Caῶ*. 1112, *Guêpes* 548, etc.), et l'on songe ici, bien sûr, aux intrigues d'Alcibiade auprès de Tissapherne pour favoriser son retour à Athènes².

Passons maintenant au v. 369, où Ole Thomsen (supra p. 10 n. 2) p. 15 veut changer ταῦτα κυρώσειας en ταῦτ' ἀκυρώσειας. Mais ταῦτα ne se rapporte pas, comme Thomsen l'imagine, aux attentats à la sûreté de l'Etat («die Verbrechen gegen den Staat»), mais tout simplement aux *souhaits* des femmes, que Zeus doit *ratifier*, tels qu'ils avaient été formulés au début de ce chœur (v. 352-354): ξυνευχόμεθα τέλεα μὲν / πόλει, τέλεα τε³ δήμῳ / τάδ' εὔγματα γενέσθαι, puis renforcés par la dénonciation tonitruante des malfaitrices au v. 367: ἀσεβοῦσ' ἀδικοῦσι τε τὴν πόλιν.

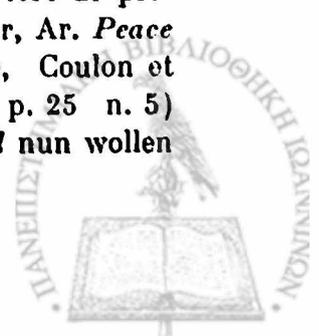
569 πρόσθεσ μόνον.

Coulon et Gannon lisent πρόσθιγε, la conjecture de Willemis. Dans *Mnem.* 2 (1853) 211 v. Herwerden avait proposé πρόσθι. Mais gardons le texte transmis, avec Blaydes (*Sc.* τὴν χεῖρα, *admove manum*) et Rogers (*Only lay a hand on me*). Cf. Eur. *Phén.* 1699 πρόσθεσ...χεῖρ'. Pour l'ellipse de χεῖρα C. Prato cite Luc. *Tox.* 50 ἀνατίνας εἰς τὸν οὐρανὸν ἤθελεν ὀμνύειν et renvoie à L. Bos, *Ellipses Graecae* (ed. G. H. Schaefer), Oxon. 1813, p. 326-329.

1. Comme le voulait d'ailleurs Reisig, cité par Enger (*Ar. Thesm.*, Bonn. 1844, p. 71). Pour l'*hiatus* après 360 on pourrait comparer Soph. *OT* 1190 et 1202, *OC* 1215, où les vers sont aussi des *glyconiens*.

2. Thuc. VIII 47. Voir A. Sommerstein, *Cl. Q.* 80 (1986) 107 n. 45, R. F. Moorton Jr., Aristophanes on Alcibiades, *GRBS* 29 (1988) 348 sq.

3. Ce τε du *Ravennas* est idiomatique, et Coulon et Gannon ont tort de préférer le δέ du manuscrit de Munich. Pour μὲν suivi de τε voir Platnauer, *Ar. Peace* (Oxf. 1964) p. 81 (note aux v. 162-3). De même au v. 800 Fritzsche, Coulon et Gannon changent τε en δέ, mais Kaibel dans une note inédite (cf. infra p. 25 n. 5) avait bien défendu le texte transmis: «das haben wir also bewiesen und nun wollen wir noch einen Beleg geben. Also nicht βάσανος δὲ πάρεστιν».



663-664 εἶα νῦν ἴχνευε καὶ μά-
 τευε ταχὺ πάντ', εἴ τις ἐν τό-
 ποις ἑδραῖος
 ἄλλος αὖ λέληθεν ὦν.

Le chœur des femmes commence la recherche¹ pour voir s'il n'y aurait pas un autre homme caché parmi elles. μάτευε montre que le passage est bien une parodie du *Téléphe* d'Euripide. Voir le fr. 147 Au., où se lisent les mots πόλιν μαστεύωμ[εν] (8), μασ[τ]εύειν χρή (10) et μαστήρ (85). Le scholiaste glose ἑδραῖος par παρακαθεζόμενος, et Euripide fournit un autre exemple de l'adjectif employé dans ce sens: *Andr.* 266 κάθησ' ἑδραῖα. Gannon, estimant sans doute qu' ἐν τόποις a besoin d'être qualifié par quelque chose, lit ἐν τόποις ἑδραῖοις, «the places that provide seating, i.e. the places of assembly», mais sa conjecture devient caduque dès que l'on compare le v. 954 des *Trachiniennes* de Sophocle, (αὔρα) ἦτις μ' ἀποικίσειεν ἐκ τόπων. Et trois vers plus loin (667), nouvelle erreur de sa part: avec Fritzsche (p. 246) et d'autres il lit ἴν γάρ με λάθη (μὴ λάθη R). Mais Wilamowitz (supra p. 17 n. 1) p. 590 avait parfaitement raison de dire que cette conjecture est ridicule («με λάθη ist lächerlich: wenn er sich verstecken kann, wird er kein warnendes Exempel»). Reisig (*Coniectanea in Ar.*, Lips. 1816, p. 277) avait vu juste en rétablissant ἴν γὰρ ληφθῆ. «Die Verderbnis (explique Wilamowitz) ist über das plebejische λημφθῆ entstanden».

696-697 οὐ πολλὴν βοήν
 στήσεσθε καὶ τροπαῖον;
 697 καὶ Greg. Cor. p. 22: om. R

Un passage de Théocrite, méconnu jusqu'ici de tous les commentateurs d'Aristophane², montre que John Jackson, dans ses *Marginalia Scaenica* (Oxf. 1955) p. 212, avait eu tort de vouloir changer le texte et rétablir la forme στήσετ', sous prétexte qu'en grec seul l'actif ἰστάναι βοήν était employé³, jamais le moyen ἴστασθαι βοήν. Au v. 99 de la 17^{ème} Idylle on lit en effet les mots βοῶν ἐστάσατο, l'ennemi a poussé un cri de guerre. Il est donc tout naturel que l'on passe ici, tout d'une haleine, du cri de guerre⁴ au trophée de victoire, le

1. ἴχνευε, suis la piste. On songe au drame satyrique de Sophocle, les Ἰχνευταί. Cf. aussi l'emploi du verbe ἴχνεύειν au v. 476 de l'*Oedipe Roi*.

2. Voir cependant Blaydes, *Anal. Com. Gr.* (1905) p. 294.

3. Voir les exemples cités par Barrett, *Eur. Hipp.* (Oxf. 1964) p. 336.

4. Voir Gow, *Theocr.* II (Cambr. 1952) p. 342. Ce *battle-cry* démolit d'un



moyen ἴστασθαι τροπαῖον étant tout aussi conforme à l'usage (cf. *Ploutos* 453 τροπαῖον ἂν στήσαιτο, Eur. *Andr.* 763 τροπαῖον αὐτοῦ στήσομαι). Nous avons ici une amusante syllepse d'un type courant dans toutes les langues. Le vers le plus célèbre de Victor Hugo décrit Booz endormi, *vêtu de probité candide et de lin blanc*, en anglais nous disons *He took the oath and his seat*, et Pindare (*Ol.* 1, 88) se sert du même verbe pour dire que Pélopos tua Oenomaos et épousa sa fille, ἔλεν δ' Οἰνομάου βίαν παρθένον τε σύνευνον.

702-703 ὡς ἅπαντ' ἄρ' ἐστὶ τόλμης ἔργα κἀναισχυντίας.
οἶον αὖ δέδρακεν ἔργον, οἶον αὖ, φίλαι, τόδε.
702 ἅπαντ' ἄρ' ἐστὶ Bentley: ἅπαν γάρ ἐστιν R

Tel est le texte établi par Coulon et Gannon. Porson, cité par Dobree (*Not. in Ar.*, Cantab. 1820, add. p. 146), avait proposé ἅπαντα μεστά et renvoyé au v. 554 de la *Paix*:

ὡς ἅπαντ' ἤδη ἔστι μεστὰ τάνθάδ' εἰρήνης σαπρᾶς.

Mais ἔργα fait difficulté¹ et le mot ne figure pas dans la citation proverbiale préservée dans la *Suda* (α 2902): ἅπαντα τόλμης πλέα κἀναισχυντίας. Il saute aux yeux que πλέα, qui détruit le mètre, a, par une faute banale, supplanté son synonyme² et Hamaker, le premier (*Mnem.* 5, 1856, 299), a eu l'heureuse idée de combiner les excellentes suggestions de Bentley et de Porson pour rétablir le texte authentique:

ὡς ἅπαντ' ἄρ' ἐστὶ τόλμης μεστὰ κἀναισχυντίας,

«Comme le monde est donc tout *plein* d'audace et d'effronterie! Quel acte encore il a commis! Quel acte encore, amies, voyez!»³

coup la conjecture de Gannon: à la suite de Jackson, il remplace καὶ τροπαῖον par l'adjectif προστρόπαιον, qu'il traduit: a cry «in supplication (for vengeance)».

1. C. Prato renvoie à la note de Lobeck à Sophocle, *Ajax* 618 (ἔργα...ἀρετᾶς), qui cite, entre autres, plusieurs passages de Plutarque (*Vie d'Antoine* 3, 9, etc.) où il est question de τόλμης ἔργα, mais il s'agit là toujours de nobles exploits. Ici ἔργα anticipe et affaiblit l'ἔργον du vers suivant.

2. Dans le cod. Laur. 58, 24 (= L² V b 2, *CPG Suppl.* 1 p. 40) la citation est devenue ἅπαντα τόλμης δοῦλα καὶ ἀναισχυντίας, dans le cod. Vat. 482 (*CPG* I p. 384, n° 35) l'adjectif a disparu pour ne laisser qu' ἅπαντα τόλμης καὶ ἀναισχυντίας.

3. μεστὰ πάντα ou πάντα μεστά, comme le latin *omnia plena*, est une expression très courante. Cf. Phot. α 225 παραδειγμάτων δὲ μεστὰ πάντα, α 480 παραδειγμάτων δὲ πάντα μεστά, etc. et voir les parallèles cités par Blaydes dans son commentaire (*Ar. Thesm.*, Halis Sax. 1880, p. 204 sq.).



710-713 ἀλλ' οὖν ἦκεις γ' ἔθεν ἦκεις
 φάυλως τ' ἀποδράς οὐ λέξεις
 οἷον δράσας διέδυσ ἔργον,
 λήψει δὲ κακόν.

710 γ' *Sud.* η 170: τ' R

Coulon¹ et Gannon lisent ἦκων γ' avec Willems (p. 563), «revenu au lieu dont tu es parti», «going back where you came from», comme la cargaison de sel du proverbe, qui, au moment du naufrage, «retourne d'où elle vient», ἀλῶν δὲ φόρτος ἔνθεν ἦλθεν ἔνθ' ἦλθεν². Mais il n'y a pas lieu de changer le texte. Bentley³ avait très bien expliqué: «Sententia est, unde quidem veneris nescio. Non tamen dices te facinus tale ausum facile effugisse». Et de même Boissonade⁴: «Sensus est, Sed venis unde venis, sed quo tandem loco venias, non facile effugiens dices...» et, pour bien marquer le contraste, Boissonade a le premier changé φάυλως τ' en φάυλως δ', ce qui fut approuvé par Kaibel dans une note inédite⁵: «Ich will nicht fragen woher du gekommen bist. Aber so einfach davonkommen sollst du nicht, und sollst auch nicht von deinem glücklichen Davonkommen erzählen können». Pour ἦκεις ἔθεν ἦκεις Kaibel, à la suite de Blaydes, renvoie à Sophocle *Oed. à Col.* 273 ἰκόμην ἴν' ἰκόμην, «d. h. ich bin nun mal da.» On trouvera d'autres exemples de ce tour idiomatique dans la note de Fraenkel à Eschyle, *Ag.* 1171 (p. 534).

721-725 Taillardat (supra p. 10 n. 2) p. xviii établit ainsi le texte:

721 ἀθέοις ἔργοις γὰρ ἀνταμει-
 ψόμεσθ' ἄ σ', ὥσπερ εἰκός, ἀντὶ τῶνδε.

723-724 τάχα δὲ {σε} μεταβαλοῦσ' ἐπὶ κακὸν ἑτερότρο-
 πον ἐπέχει {τις} τύχη.

723 σε del. Fritzsche 724 ἑτερότροπος Blaydes 725 τις del. Bergk

Traduction de J. T.: «Car toi, avec tes impiétés, nous te châti-
 erons de ta conduite, comme de juste. Et puis la Fortune, changeant
 brusquement d'humeur, aura vite fait de poursuivre un méchant
 homme qui a pris le chemin du crime».

1. Voir son *Essai sur la méthode de la critique conjecturale appliquée au texte d'Ar.* (Paris 1933) p. 56 sq.

2. J. U. Powell, *Collectanea Alexandrina* (Oxon. 1925) p. 218, v. 40. Voir G. A. Gerhard, *Phoinix von Kolophon* (Leipzig/Berlin 1909) p. 94-103.

3. *Cl. J.* 14 (1816) 134.

4. *Ar.* t. III (Par. 1826) p. 297.

5. Voir *Dodone* 16 p. 67 sq.



Voici quelques observations:

Au v. 721, pour rétablir le mètre (*iambique*) il faut, avec Burges (*Cl. J.* 14, 1816, 236), transposer le γάρ et lire ἀθείοις γὰρ ἔργοις (voir C. Prato, *I canti di Ar.*, Roma 1962, p. 258 sq.). D'autre part le datif ἀθείοις ἔργοις n'est pas lié à σε, comme le croit Taillardat, mais ne peut être que le complément de moyen, comme dans les exemples suivants:

Archil. fr. 126 W. τὸν κακῶς <μ'> ἔρδοντα δεινοῖς ἀνταμείβεσθαι κακοῖς,

Eschyle, *Choéph.* 123 τὸν ἐχθρὸν ἀνταμείβεσθαι κακοῖς,

Eschyle, *Sept* 1049 παθὼν κακῶς κακοῖσιν ἀντημείβετο. Cf. *Prom.* 223.

De plus, ἀντὶ τῶνδε se rapporte naturellement aux *paroles* impies du Parent (λόγους...ἀνοσίους, v. 720), auxquelles le chœur va répondre par des *actes* de même nature, tout comme Lycos dans l'*Héraclès* d'Euripide menace Amphitryon (v. 238 sq.): σὺ μὲν λέγ' ἡμᾶς... / ἐγὼ δὲ δράσω σ' ἀντὶ τῶν λόγων κακῶς, ou bien Darius, dans Hérodote (IV 97 fin), dit au Mytilénien Coès qu'en retour de son *bon conseil* il va le payer de *bienfaits*, ἵνα σε ἀντὶ χρηστῆς συμβουλῆς χρηστοῖσι ἔργοισι ἀμείψωμαι.

Le chœur sait très bien qu'il est *sacrilège* de brûler un suppliant qui s'est réfugié sur l'autel (cf. Eur. *Andr.* 258 σὺ δ' οὖν κάταιθε· θεοὶ γὰρ εἴσονται τάδε)¹, mais quand il s'agit d'appliquer la loi du talion, on n'a pas le choix: le crime doit être châtié par le *crime*. C'est ainsi que la Fortune «a vite fait de changer *en mal*» (τάχα δὲ μεταβαλοῦσ' ἐπὶ κακόν)² et «de régner *sous une autre face*» (ἐτερότροπος ἐπέχει). La correction de Blaydes s'impose ici: dans sa note critique (p. 74) il écrit «i.e. *turned in another direction*, Latine *aliorsum versa*. Cf. *Nub.* 812 φιλεῖ γὰρ πῶς τὰ τοιαῦθ' ἑτέρα τρέπεσθαι, *Pac.* 945 μετάρτροπος αὔρα, Eur. *El.* 1147 μετάρτροποι πνέουσιν αὔραι δόμων» et dans son commentaire (p. 207) il renvoie à AP IX 768 (Agathias) Τύχης δ' ἐτερότροπος ὁρμή. Dans cette parodie du style tragique le poète se joue un peu de ses personnages: les femmes ont beau pousser les hauts cris, mais hop! sans crier gare, l'avantage moral semble passer d'un camp à l'autre et la scène dégénère vite en farce avec la fillette-otage devenue une outre pleine de vin.

1. Voir les notes de Stevens à Eur. *Andr.* 43 et 257-60, Bond à *Héraclès* 240 sqq. et Gomme-Sandbach à Mén. *Périnth.* 1 sqq. (p. 535).

2. Cf. Plat. *Pol.* p. 270 D μεταβάλλον...ἐπὶ τοῦναντίον.

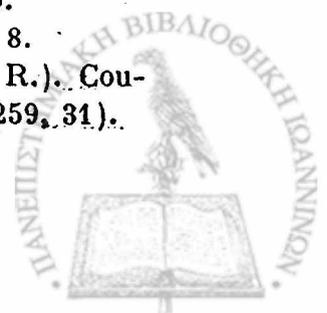


910 Dans la pièce d'Euripide, Héléne, après avoir reconnu Ménélas, dit au v. 564 οὐδ' ἔχω τί φῶ, ce qui devient chez Aristophane, soit ἔσα γ' ἐκ τῶν ἀφύων (R), soit ἔσον ἐκ τῶν ἰφύων (*Suda* ι 778). On peut dire des « anchois » du *Ravennas* que c'est une plaisanterie qui ne manque pas de sel. Malheureusement, l'alpha d'ἀφύη étant *bref*, cette leçon est métriquement impossible. Quant à la « lavande » de la *Suda*, le scholiaste y voit une allusion aux *herbes* de la mère d'Euripide¹, ce qui semble bien tiré par les cheveux ! Comme le note H. Grégoire (*Eur.* t. V, Paris 1950, p. 65 n. 1) « les herbes sont ici plus ridicules encore que les anchois », moins ridicules cependant que les oignons marins de Gannon (τιφύων, « your squills...here a metaphor for male genitals ») : cette saloperie-là se réfute d'elle-même. En fait la solution du problème se trouve au v. 935. Là Euripide est accusé d'être un ἱστιορράφος, un *ravaudeur de voiles*. Fritzsche (p. 363)² avait bien vu qu'Aristophane se moque ici de l'accoutrement de Ménélas dans l'*Héléne* d'Euripide : tout au long de cette pièce il est fait mention des haillons, des lambeaux de voile dont le roi de Sparte est pitoyablement affublé, comme un gueux, après son naufrage en Egypte (v. 416 τὰς ἐμὰς δυσχλαϊνίας, 422 ναὸς ἐκβόλοις ἃ ἀμπίσχομαι, 544 sq. ἄγριος δέ τις / μορφήν ὅδ' ἐστίν, 554 στολήν γ' ἄμορφον, 790 ὡσπερ πτωχός, 1204 ὡς ἐσθῆτι δυσμόρφω πρέπει, 1282 τῆς ἀχλαϊνίας, 1297 ἐσθῆτά τ' ἐξάλλαζον). En particulier au v. 423 il s'écrie : « Mes vêtements d'antan, mes habits somptueux, mes anciennes splendeurs, la vague m'a tout pris », πέπλους δὲ τοὺς πρὶν λαμπρά τ' ἀμφιβλήματα / χλιδὰς τε πόντος ἤρπασ', et au v. 1079 « les haillons qui m'affublent d'eux-mêmes parleront, en témoins du naufrage », τὰδ' ἀμφίβληστρα σώματος ῥάκη / ξυμμαρτυρήσει ναυτικῶν ἐρειπίων. Dans les *Grenouilles* (v. 842) Eschyle a bien raison d'appeler Euripide *un faiseur de mendiants, un ravaudeur de guenilles*, καὶ πτωχοποιὲ καὶ ῥακιοσυρραπτάδη. Pour en revenir au v. 910 des *Thesm.*, on est bien tenté de croire que c'est à ses *hardes* que le pauvre naufragé est reconnu par sa femme. Lisons donc à la fin du vers, soit ἰστίων, soit plutôt, comme le propose H. Grégoire (*The Link* 1, 1938, 17), ἀμφίων, mot de couleur populaire et l'équivalent comique de ces ἀμφίβληστρα σώματος ῥάκη de l'original euripidéen³.

1. εἶδος ἀγρίου λαχάνου. Voir la note au fr. 572 K. - A. (*PCG* III 2 p. 294). D'après Théophraste (*Hist. Plant.* VI 6, 11; 8, 3; VII 13, 7) ἰφύων est une *fleur*, non un *légume*. Voir I.G. Schneider, *Theophr.* vol. III (Lips. 1818) p. 520.

2. Voir aussi G. Lange, *Quaest. in Ar. Thesm.*, Diss. Gott. 1891, p. 8.

3. Sophocle s'était servi du mot dans un drame satyrique (fr. 420 R.). Coulon, *Phil.* 95 (1942) 46 renvoie également à Call. fr. 177, 31 Pf. (= *SH* 259, 31).



982-995 Plutôt que de suivre Coulon à l'aveuglette Gannon aurait dû consulter l'important article d'Ole Thomsen dans *Class. et Med., Diss.* ix (1973), 27-46.

1018-1019 R et la scholie donnent un texte altéré:

κλύεις ὦ προσαιδοῦσαι τὰς ἐν ἄντροις.

Ole Thomsen (supra p. 10 n. 2) p. 16 suggère: κλύεις; ὦ πρὸς ἀχοῦς σὲ τὰς ἐν ἄντροις, (κατάνευσον...), ces mots étant adressés à Euripide. Il est clair, à qui lit la scholie, que cette conjecture n'a malheureusement aucune chance d'être juste. *Andromède s'adresse à l'Echo*, dit le scholiaste, πρὸς τὴν ἡχώ Ἀνδρομέδα λέγει, et il cite ensuite *in extenso* l'original tragique (fr. 118 N²) avec προσαιδοῦσαι au début, suivi bientôt du vocatif Ἀχοῖ. Impossible donc d'y rétablir un πρὸς ἀχοῦς, au nom de l'Echo! Nauck, Coulon (*RhM* 100, 1957, 187) et Gannon lisent προσαιδῶ σὲ τὰν ἐν ἄντροις avec Bothe¹. Mais la solution la meilleure est certes celle de Mitsdörffer (*Phil.* 98, 1954, 70), qui combine à merveille les conjectures d'Elmsley (προσάδουσ', ap. Tyrwhitt, *Coniect. in Aesch., Eur. et Ar.*, Oxon. 1822, p. 68a) et de Burges (ἀυτάς, *Cl. J.* 14, 1816, 237) pour rétablir un *tétramètre bacchiaque*:

κλύεις, ὦ προσάδουσ' ἀυτάς ἐν ἄντροις;

υ - - υ - - υ - - υ - -

Rien de plus émouvant que ce rythme un peu mystérieux: on le retrouve dans l'invocation à Athéna (v. 1143 sq.),

φάνηθ', ὦ τυράννους στυγοῦσ', ὥσπερ εἰκός,

et dans le *Prométhée* d'Eschyle (v. 115),

τίς ἀχώ, τίς ὀδμὰ προσέπτα μ' ἀφεγγής²;

1050-1051 εἶθε με πυρφόρος αἰθέρος ἀστήρ-
τὸν βάρβαρον ἐξολέσειεν.

Pour expliquer la scholie au v. 1051 διχῶς τὸν ἄθλιον Ole Thomsen (supra p. 10 n. 2) p. 17 change τὸν βάρβαρον en τῶνδ' ἄμμορον sans s'apercevoir que ce τῶνδ', bien loin de signifier «das Mitleid der Menschen», devrait en toute logique se rapporter aux κακῶν de la lo-

1. *Ar. Com.* IV (Lips. 1830) p. 70. Nauck avait tort d'attribuer cette conjecture à Hermann. Ce dernier (*Z. Alt.* 5, 1838, 690) lisait κλύεις, ὦ πρὸς Αἰδοῦς σὲ τὰν ἐν ἄντροις avec Seidler (ap. Matthiae, *Eur.* vol. IX, Lips. 1829, p. 45).

2. Autres exemples dans A. M. Dale, *The Lyric Metres of Greek Drama*² (Cambr. 1968) p. 101 n. 1. A noter surtout Eur. *Phén.* 1536 sq. κλύεις, ὦ κατ' αὐλὰν ἐλαίνων γεραίων (πόδα).



cution ἐπὶ κακῶν παρουσία au v. 1049, ce qui serait absurde! Et quel dommage de se débarrasser d'une belle plaisanterie dans ce magnifique *pot-pourri*. Ellebodus (voir *Dodone* 16 p. 64) avait vu que τὸν βάρβαρον était mis ici «παρὰ προσδοκίαν» et Boissonade (supra p. 25 n. 4) notait à juste titre: «βάρβαρον non mutandum. Exspectabatur quidem Mnesilocho conveniens epithetum. Sed, in Scytham oculis conversis, facete τὸν βάρβαρον ἐξολέσειεν canit». Coulon (*RhM* 100, 1957, 192) et Gannon ont donc bien fait de suivre Boissonade. Cette imprécation détournée à mi-phrase est d'un comique étincelant, plus fulgurant encore que le *non mi sed ipsi Sextio* de Catulle (44,20) ou ces amusants quiprosos de Plaute du genre *Iuppiter te dique perdant. ::te hercle* etc. (voir Lindsay, *The Captivi of Plautus*, Lond. 1900, p. 316, note au v. 868).

1226 τρέχε νῦν κατὰ τοὺς κόρακας ἐπουρίσας.

O. Bachmann avait bien vu (*Lex. Ar. Specimen*, Frankf. 1884, p. 18, cf. *Phil. Anz.* 15, 1885, 222) qu'on ne dit jamais κατὰ τοὺς κόρακας mais toujours ἐς κόρακας sans article. Il proposait donc de changer κατὰ τοὺς en κατὰ τάχος ἐς et cette conjecture fut approuvée par Coulon (*REG* 50, 1937, 41 n. 1, voir la note de Starkie à *Guèpes* 51) et maintenant par Gannon. Mais Bachmann avait lui-même noté que κατὰ τάχος ne se trouve pas dans Aristophane et John Jackson, j'en suis sûr, (supra p. 23) p. 83, a fait mieux en proposant de lire: τρέχε νῦν κατ' αὐτοὺς <ἐς> κόρακας ἐπουρίσας, «All right, run after them to perdition, and *bon voyage*.» J'ai relevé une faute inverse dans les *Guèpes* (v. 355): κατὰ τοῦ R (*recte*): κατ' αὐτοῦ V (*male*).

